L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureau : No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 18 MAI 1890.

MONSIEUR FILS.

Là-bas, au quartier Popincourt, il est une sorte mécanique floriscante. Le propriétaire, M. Thomassin, est un ouvrier devenu patron à la force du poignet. Dieu du ciel ! il n'a pas ménagé sa peine,et tout riche qu'il soit aujourd'hui, un notable, s'il vous plaît ! il ne la ménage pas encore.

Et tenez ! au moment où nous le prenons,—un samedi à cinq heures du matin,—il est à son bureau particulier, dans son appartement, alignant des chiffres, depuis deux grandes heures ; car c'est en "fin de mois" et la paie du personnel.

A l'apparence, un joli fouillis son bureau ! En voilà des papiers, des registres, des notes et des liasses de billes de banque ! Un fouillis ! Pas du tout ! Il n'y reconnaît parfaitement. Par exemple, ne touchez à rien. Ah ! ne rangez pas, surtout ! Tant pis pour la pouisière. Laissez-le achever ses comptes. Il nettoiera lui-même ensuite. Doux et facile sur tant de points, il est intraitable là dessus, et pour un peu, on croirait que le revolver qui lui sert de presse-papier est une menace à Catherine, qui a la sadisante manie de tout bouculer sous prétexte de tout remettre en ordre.

Catherine, c'est à peu près le majordome de la maison. A elle, tout le ménage. C'est que Thomassin est veuf. Après lui avoir donné un fils,—"Monsieur fils !"—sa femme a été emportée par la fièvre de lait. On se procura une nourrice et à bien que le poupon soit sevré depuis vingt-deux ans, elle est encore là. C'est Catherine.

Or, ce matin-là, comme sept heures sonnaient, Catherine, entrant dans le cabinet, éteignit la lampe d'autorité et rangea les chaises tout en annonçant au "patron" que "le monsieur de l'autre jour" était en bas.

—Bigre ! fit Thomassin, il est matinal. N'importe ! faites-le monter. Je finirai mes comptes après.

Bien qu'un peu contrarié d'interrompre sa besogne, il ne pouvait reculer l'entrevue. Le survenant était un ami d'enfance resté hors de France durant nombre d'années. L'avant-veille il était venu, et ne trouvant pas son camarade, avait laissé son nom sur un bout de papier : "Bertrand, retour de Sumatra."

—Te voilà donc ! s'écria Thomassin, en l'embrassant. Il y a plus de trente ans qu'on ne s'est vu. Ah ! vieux frère que t'es enlotté !

—C'est le soleil, répondit l'autre, plus encore écaru que son ancien compagnon.

—Déjeunes-tu avec moi ? Tu verras mon garçon.

—Pas aujourd'hui. J'ai envoyé ma fille chez ma belle-sœur ; on m'attend pour se mettre à table.

—Pas moins, faut trinquer ensemble. Catherine comprit, et bientôt apporta une vieille bouteille de vin blanc, avec une pyramide de biscuits. Comme elle sortait :

—Catherine, fit Thomassin, si "monsieur fils" est là-haut, dites-lui de venir embrasser le vieux frère Bertrand.

—André est à l'école de droit, répondit la nourrice en détournant les yeux, crainte de laisser voir qu'elle mentait.

Alors les deux vieux restés seuls parlèrent en même temps du passé, des souvenirs communs, puis Bertrand dit :

—C'est pas tout ça, j'ai une idée ; j'te vas la dire ; ne cherche pas ; v'la ce que c'est : T'as un fils, j'ai une fille, si on les mariait tous les deux, hein ?

—T'es pas dégoûté ! fit Thomassin.

—Du moins, je n'y mets pas de malice. Je me suis dit :—"On est tous les deux des ouvriers parvenus ; on a été apprentis dans la même boîte ; on s'est chamaillé, cogné....

—Ah ! vieux frère, que t'étais traître !

—Ça ne s'oublie pas cet chocce-là ! fit Bertrand l'œil humide et la main tendue. Eh bien ! si tu es devenu patron, moi je me suis fait un sac à cotiture la canne à sucre, pour lors.....

—J'entends bien. Mais, comment est-ce qu'elle est ta demoiselle ?

—Faut la voir pour y croire. Ce que j'en peux dire, c'est qu'à Sumatra y en avait pas pour piger avec elle.

—Bon. Mais où est-ce que c'est Sumatra ?

—Sumatra ! Une supposition que tu tourne le dos au nord. Du même coup, tu fais face au midi.....

—Comme de juste.

—Eh bien ! Sumatra est à gauche ; y a pas d'erreur !.....

—Je vois ça d'ici. C'est pas malin. Toutefois. ce que je t'en dis, vieux frère, c'est à cause que mon garçon !..... Ah ! dame !.....Tu ne dirais jamais que c'est mon garçon. Il ressemble d'un distingué, ah ! ale ale !...Il va dans le grand monde.Il est du *high life*, comme ils disent, du turf, du betting, de tout quoi ! Il vous parle à des marquis, à des barons, jusqu'à des plus grands marchands de chevaux, comme si que c'était toi-z-et moi ! Faut voir son air : altis moi, pas vrai, moi qui suis dans le Bois, eh bien, à côté de lui, je me fais l'effet d'un portier.

—Pas possible !

—C'est ma récompense ! Je sais ce que ça me coûte ; mais j'en ai pour mon argent. Tu ne croirais pas, il est bachelier. Il vous lit le latin pire qu'un chantre ! Et en dehors de ça, ce qu'il sait !.....L'anciennes langues ! le malin parce que son garçon a appris l'allemand. Je lui ai fait apprendre l'anglais, à "Monsieur fils". Et pas seulement dans les livres. Je l'ai envoyé en Angleterre, à Londres, chez une espèce de révérend. Il y est resté deux ans. Pas pour des prunes ; mais il le sait sur le bout du doigt, l'anglais à t'en heurte !

—Et à quoi que ça lui sert ?

—A quoi veux-tu que ça serve, de parler le baragouin de gens qui nous détestent, et avec qui nous ne vivrons jamais ! C'est pas ça ; mais qu'il y vienne le fils de l'ancien patron ; qu'il fasse le malin son père ! Maintenant, il fait son droit, mon garçon. Ça emporte tout, ça. Ça impose, qu'il paraît. Ainsi, en supposé que tu voudrais parler sur un cheval aux courses de Longchamp, de Chantilly ; n'importe ! Ça ne le gênerait pas "Monsieur fils" de te dire de qui il descend ton cheval ; ses père et mère, ses grands-parents ; toute la filière !

—Ah ça ! Qu'est-ce que tu veux en faire, finalement ?

—Pas un rien du tout, comme nous. Il voulait s'employer ici. Oniche ! Bon pour nous, de nous coquiniser. Lui, vieux frère, je veux qu'il soit député. C'est pas pour moi. Mais on verra le nez de l'ancien patron après ça, lui dont le fils est un mécholet sous-préfet ! Pour lors, "Monsieur fils" ne peut pas épouser tout le monde : tu comprends.

Le planteur comprit qu'on les méprisait lui et sa fille. Il le dit, vexé. Thomassin le traita de fichue bête, et peu s'en fallut qu'on n'en revint au temps où l'on se cognait. Par bonheur, Catherine entendant les voix s'élever survint, et l'on resta sur un : "Il faut voir" qui réservait la question.

—Nous verrons, dit Bertrand en se retirant accompagné par son ami.

***

Thomassin avait laissé son bureau ouvert, la vieille nourrice allait le fermer, quand la porte s'entrebâilla, laissant voir "Monsieur fils," le visage bouleversé.

—Nourrice, murmura-t-il, tu es seule ?

—Toi ! fit celle-ci, bouleversée à son tour. En quel état, bonté du ciel !.....

Un état étrange, il est vrai. Tenue de soirée fripée, froissée, salie, d'un homme qui a passé la nuit à "faire la fête." Et qu'elle mine, avec ses yeux cavés, ses cheveux brouillés, ses joues pâles ! Pour comble, ses paupières rougies s'emplirent de larmes.

—Qu'est-ce que tu as, André ? s'écria Catherine, avec un indicible accent de tendresse. Ah ! pleure pas ; ça me retourne. Parle, dis.....

—Nourrice, je suis perdu ! répondit le jeune homme, abattu, désolé.

—Viens, viens, montons à ta chambre.

Et entraînant ce grand garçon, en qui elle voyait toujours son poupard, elle grimpa à l'étage supérieur, s'enferma avec lui, et, prête à tout, répéta :

—Qu'est-ce que tu as ? qu'est-ce qu'il y a ?

—Une terrible affaire ! Vous savez bien le révérend, chez qui il avait passé deux ans, en Angleterre ? Eh bien ! il avait une fille, le révérend. Et un beau jour, "Monsieur fils," sans tambours, ni trompettes, avait bel et bien épousé miss Mary.— Epousé ? bel et bien, je vous dis !

—Sans le consentement de ton père ?

—Pas besoin là-bas.

Sur quoi, les deux ans écoulés, papa Thomassin avait rappelé "Monsieur fils" menaçant d'aller le chercher, s'il n'obtempérait pas. Voyez-vous les transes !

—Attendes-moi ; je vais revenir, avait dit André au révérend.

Et le temps avait passé. Et le révérend lui avait écrit qu'il en avait ras le dit-roit, menaçant à son tour, de porter plainte, de plaider à outrance.

—Il est à Paris !

—Depuis huit jours, avec mes Mary ; ma chère, ma bonne petite femme, qui pleure à pierre fendre, et que j'aime plus que jamais !

—Dame ! qu'avait été des scènes douloureuses, et tout ce que le révérend avait accordé, c'était de patienter un an, pourvu qu'on lui donnât une garantie de dix mille francs, qui deviendrait une indemnité si l'année révolue, "Monsieur fils" n'était pas parvenu à faire avaler la pilule à " Monsieur père".

Où trouver ces dix mille francs ? Le pis est que votre jeune homme n'était imaginé les gagner au baccara de son cercle. Pas du tout ! Cette nuit même, il avait perdu quinze cents francs sur parole.

—Si je ne les ai pas payés dans les vingt-quatre heures, nourrice, je suis déshonoré, chassé. Tu vois bien que je suis perdu ; car c'est tantôt qu'expire le dernier délai que m'a accordé le révérend pour lui fournir la garantie, ou faire légaliser mon mariage avec sa fille, sans quoi il dépose sa plainte.

Le pauvre garçon en perdait la tête, épouvanté, abîmé, parlant de prendre une résolution tragique.

—Tais-toi malheureux enfant ! fit Catherine avec un sanglot.

Et rentrant en elle-même, elle compta sur ses doigts, longtemps !.....

Tout à coup, son visage s'éclaira.

—Couche-toi, repose-toi, dit-elle. J'en fais mon affaire. Tu auras les dix mille francs et d'ici à un an nous amènerons ton père à accepter les faits accomplis. Quant à ta dette de jeu, tu te libéreras à heure dite. Je m'en charge, je te dis, petit malheureux !

—Comment feras-tu, nourrice ?

—Ça te regarde pas. Fiche-moi la paix !

***

Ayant dit, Catherine revint au cabinet du patron.

Il s'était remis à ses comptes.

—M'sieu, fit-elle.

—J'ai pas le temps.

—Vous le prendrez, répliqua la nourrice d'un ton qui étonna Thomassin.

—Ça presse donc ? dit-il. Alors faites vite.

—Voilà ! Depuis vingt-trois ans que je suis ici, je suis nourrie, logée, hébergée ; de plus, j'ai droit à cinq cents francs par an. Or, vingt-trois fois cinq cents francs, ça fait onze mille cinq cents, je suppose.

—Tout juste ! Eh bien ?....

—Eh bien ! je les voudrais.

—Pourquoi faire ?

—Ça, c'est à moi idée. Sont-ils à moi, ne sont-ils pas à moi ? Et puisque ce ne n'est pas pour vous gêner, riche comme vous êtes, il n'y a qu'un mot qui serve : J'attends.

Thomassin n'en revenait pas. Parbleu, oui, cette somme était à elle, et bien gagnée, je vous assure ! Cette somme, et les intérêts qu'il lui comptait ; mais à quoi voulait-elle employer le tout ?

Il se prenait d'appréhension. Quelque malin l'avait sans doute éblouie par je ne sais quelle spéculation. On allait l'entortiller, la dévaliser. Il le lui dit. Elle l'envoya paître, s'obstinant. Tant que durait les vitres, elle dénoua son tablier et lui jeta presque au nez en lui signifiant son congé.

—Mon compte à présent, dit elle, mon argent !....

—Eh bien, non ! s'écria Thomassin furieux. Vous êtes une dinde. On veus le volerait, je ne veux pas !....

Pris surpris par l'émotion, et changeant brusquement de ton :

—Non, fit-il, ça n'est pas possible que vous vouliez me planter là, quitter cette maison qui est la vôtre depuis tant d'années. Non ! vous n'aurez pas le cœur d'abandonner un brave homme qui vous estime et vous affectionne, comme une amie, sa meilleure amie. Vous ! vous, Catherine, qui êtes quasiment la mère de "Monsieur fils...."

—Au fait, attendez, continua t-il, en ouvrant la porte du cabinet.

Et il appela :

—André ! André ! accours, garçon ! Nous allons voir si vous oserez dire à ton oncle que vous ne partirez pas en aller !

—Taisez vous ! Taisez vous ! s'écria la vieille nourrice. Pas un mot à lui, pour Dieu !....

Au lieu d'André, ce fut le garçon de bureau qui parut, disant qu'il y avait en bas un Anglais qui, sans doute, voulait parler au père ou au fils. Il le nomma.

—Le révérend ! fit Thomassin. J'y cours.

Et il descendit quatre à quatre pour faire politesse à cet étranger chez qui son fils avait passé deux ans.

Catherine était devenue livide. Qu'allait-il advenir ? Elle voulut être là, afin d'intervenir au besoin. A son tour elle descendit.

Mais elle n'était pas seule à se révolutionner de la présence du père de miss Mary. André l'avait perçu de sa fenêtre.

—Je suis perdu répéta-t-il, et cette fois, complètement égaré, comme fou, sans bien savoir ce qu'il allait dire ou faire, il dégringola l'escalier, et entra dans le cabinet de son père. Personne ! Tout à coup, un éblouissement le fit chanceller. Ce revolver, cette masse de billets de banque, sur le bureau ouvert, lui donnèrent le vertige. Entre ceci et cela, une double tentation lui brouilla les idées. Mais le souvenir de miss Mary prit le dessus. Qu'au moins elle fût à l'abri du besoin, et avançant la main, il saisit un paquet de billets, qu'il serra dans sa poitrine.

—Oh vas-tu ? lui demanda Catherine, paralysant au moment où il s'esquivait du cabinet.

—Adieu ! fit-il, en se sauvant.

—Et v'là une drôle d'affaire ! dit Thomassin, en la rejoignant. Il ne sait pas un mot de français, le révérend ; moi pas un mot de son charabia ; pas moyen de nous comprendre. Faudra qu'il revienne, quand André sera là. A moins que sa fille ne lui serve d'interprète. Je crois qu'il est allé la chercher. On verra clair peut-être.....

Il s'était basis à son bureau. Un certain désordre le frappa. Puis poussant un cri :

—Ah ! fit-il, qui est-ce qui a farfouillé dans mon argent ? On m'en a pris. Je sais mon compte !....

—Mon Dieu ! pensa la nourrice ; c'est "Monsieur fils !...."

L'adieu du jeune homme, son départ précipité, ses traits crispés, ne laissaient aucun doute à la brave femme.

Thomassin, qui s'était levé, le regardait au fond des yeux, se méprenant à la contraction de son visage.

—On m'a volé ! dit-il..... Ah ça !.... Ça ne serait-il pas vous par hasard ?....

—Moi ! protesta la vieille nourrice indignée.

Mais elle n'ajouta rien, et baissa les yeux.

—Je vois ce que c'est ! reprit violemment l'usinier. Vous vous êtes payée par vos mains. Avouez..... avouez donc ! que vous avez osé prendre là..... en mon absence....

—Eh bien..... oui !..... c'est moi !.... murmura Catherine, s'accusant pour sauver son nourrisson, et aussi, par un indicible mouvement de pitié pour ce pauvre homme, ce père !.....

—Misérable ! hurla Thomassin, hors de lui, en levant le poing sur la malheureuse. Si je vous faisais arrêter à c'te heure ?

—Faites, répondit la nourrice en relevant la tête, mais ne vous en prenez qu'à vous. Tout ça, c'est votre faute !

—Ma faute !

—Fallait me donner ce qui m'est dû, quand je vous le demandais. Vous n'avez pas voulu, je l'ai pris pour tirer André de la peine où vous l'avez mis.... On voulait vous le cacher, tant pis ! Pour être plus malin que l'ancien patron, il a fallu que votre fils parle anglais ; qu'il l'apprenne à Londres chez un révérend. Mais sa fille aussi parlait anglais, et ils s'en sont tant dit qu'il l'a épousée à la fin. Puis, vous l'avez rappelé, et le révérend est venu pour porter plainte, à moins d'une indemnité de dix mille francs. Pour tâcher de les faire, il a joué "Monsieur fils", il a perdu sur parole, et il serait déshonoré s'il ne payait pas tout de suite. Eh bien, oui, je me suis payée malgré vous ; j'ai pris ce qu'il fallait pour le sauver. Faites-moi arrêter ; je suis une voleuse !

—Elle ment papa ! s'écria André survenu sur les derniers mots de sa nourrice. Elle ment ; c'est moi qui ai pris. Mais le cœur m'a manqué, et..... tiens ... tiens, voilà ce que je t'ai volé, chatie-moi.....

Eperdu, Thomassin le saisit, l'empêchant de s'agenouiller, criant :

—Tais-toi !.....c'est pas vrai ! c'est pas vrai !

Puis, suffoquant, luttant pour arrêter calme :

—Qu'est-ce que tu dis donc là..... fit-il.... Est-ce que tu devliens fou ?.... Mon fils ; mon garçon aurait ?.... Non ! C'est pas vrai que je te dis !..... Embrasse-moi....

Puis, tirant une clé d'un tiroir, et d'un ton très doux, bien que le cœur crevé :

—Tiens, murmura-t-il, voilà une clé de la caisse. Quand tu auras besoin de quelque chose, prends, garçon ; prends.. Seulement, avec un crayon, écris la somme sur un bout de papier....pour que je sache ; pour que je n'aille pas accuser....qui ne le mérite pas....Ce qui est à ton père, vois-tu, c'est à nous.....à toi.....

Il avait tendu la main à Catherine, et l'attirant, il l'embrassa, lui disantout bas :

—Pardon, pauvre femme, pardon !.... Ils pleuraient, ces deux vieux.

—Ah ! s'écria André, succombant à la honte, je suis un misérable, c'est à moi de me punir !

Ce disant, il saute sur le revolver, dirigeant le canon vers sa poitrine. Mais d'une poigne terrible son père lui étreignit le bras, le désarma et l'envoyant rouler à ses pieds :

—Canaille ! fit-il dans un cri. Tu me ferais une peine pareille, toi, bandit !....

Puis, les joues inondées de larmes, il le ramassa, et le serrant contre son cœur :

—Tu ne m'aimes donc pas ? lui demanda-t-il.

***

Quand le révérend revint avec sa fille :

—C'est donc vous qui êtes ma bru ? demanda l'usinier.

—Voulez-vous ? répliqua gentiment miss Mary avec un petit accent d'Outre-Manche.

—Yes, répondit Thomassin en lui ouvrant ses bras.

EDOUARD CADOL.

BAROUCHES, BUGGIES, DILIGENCES, "TALLY HO", ETC., DE LOUAGE, A COVINGTON, LOUISIANE. — Le *Farmer* nous annonce que MM. Roubion & Giesen — deux des jeunes gens les plus actifs et les plus entreprenants de la paroisse St-Tammany—ont fait construire, à Covington, de grandes écuries, où ils tiennent, constamment, à la disposition des promeneurs et des excursionistes; des personnes qui ont l'habitude de passer l'époque des chaleurs dans la florissante petite ville, et de celles, fort nombreuses, qui ont l'intention d'y demeurer, cet été—des barouches et des buggies achetés dans l'un des établissements les plus connus de la Nouvelle-Orléans; des diligences, des "Tally-Ho"; en un mot, tous les véhicules nécessaires à la campagne.

MM. Roubion & Giesen se chargent de transporter, à Abita, Mulberry Grove, Mandeville, Lewisburg, Madisonville, ainsi que dans toutes les parties de la paroisse, et à Franklinton, Amite, Washington, les commerçants et les "drummers" que les intérêts de leurs maisons y appelleront.

Il y a, dans les écuries, des places réservées aux chevaux que les propriétaires, qui habitent ou habiteront Covington, désirent éviter le transa—souvent la cohtenue difficulté—de garder chez eux. D'autres "stalls" sont destinés à recevoir les chevaux des voyageurs qui ne s'arrêtent que peu d'heures ou peu de jours à Covington.

Le succès que MM. Roubion & Giesen ont obtenu, est un sûr garant de celui, encore plus décisif, qui attend leur nouvelle entreprise. Les deux jeunes gens n'ont rien négligé pour se faire une belle clientèle; ils ne reculeront devant aucun effort pour la conserver et l'augmenter. Notre confrère de Covington leur adresse un très vif encouragement, parce qu'ils le méritent sous tous les rapports.

***

Il y a des votes par assis et levés.
Il y a aussi du pain pas rassi et levé.

***

Cri du cœur !

—Tiens ce cher X.....; comment va ?
Et ta femme ?

—Ma femme, elle est à Nantes.

—Oh ! pas tant que la mienne !

SURCOUF,

LE CORSAIRE MALOUIN.

Il n'est point de roman maritime de Cooper ou d'Eugène Süe qui contienne plus d'aventures extraordinaires, de péripéties émouvantes et de traits héroïques que cette vie de Robert Surcouf, simplement contée à l'aide de papiers, de famille et de journaux de bord par le petit neveu de l'illustre Malouin, M. Robert Surcouf.

Les premières campagnes de Surcouf, —il avait quinze ans et s'était embarqué comme volontaire,—présentent déjà un certain nombre d'épisodes intéressans: tempête au cap de Bonne-Espérance, ouragan et naufrage sur la côte d'Afrique, mort de quatre cents nègres entassés dans l'entrepont, enfin combat acharné dans les eaux de l'Ile de France, où cinq petits navires français forcent à la retraite deux vaisseaux anglais. Mais jusqu'ici Surcouf n'est encore que figurant dans ces drames de la mer. Il passe premier rôle en prenant le commandement du brick *l'Emilie*. Ses captures sont innombrables dans l'océan Indien, et il commence sa croisière par la prise du *Triton*. Le *Triton* porte 26 pièces de douze et son équipage s'élève à 150 matelots. Surcouf n'a que 4 caronades et 18 hommes, dont le chirurgien et le cuisinier. Il commande le brûle-bas de combat et s'avance sur l'Anglais. A portée de pistolet, il hisse le pavillon tricolore et lâche de deux coups de canon à mitraille. Le corsaire accoste le *Triton*, mais les grapins manquent. Six matelots montés dans les haubans d'artimon escaladent la dunette du bâtiment ennemi et lient par un filin les deux navires l'un à l'autre. Surcouf, le sabre au poing, s'élance avec dix hommes sur le pont du *Triton*, où s'engage une atroce mêlée. Nombre d'Anglais succombent; les survivants, terrorisés par les attaques furieuses de ces démons, se rendent à merci.

La prise du *Kent* (octobre 1890) n'est pas moins mémorable, bien que Surcouf et les corsaires aient combattu là dans la proportion de 1 contre 2 3|4 au lieu de 1 contre 8, comme à l'abordage du *Triton*. Surcouf commandait alors la *Confiance*; il avait 18 canons et 185 matelots. Le *Kent*, batiment de 1,200 tonneaux, de la Compagnie des Indes, était armé de 38 bouches à feu et comptait 437 matelots et soldats destinés à renforcer les garnisons de Bengale. Le général anglais Saint-John, son état-major et plusieurs femmes d'officiers et de fonctionnaires avaient pris passage sur ce navire. "Rendez-nous, dit galamment le capitaine Rivington, qui commandait le *Kent*, je vous invite à assister à la capture d'un corsaire français ou à le voir couler s'il refuse de se rendre". Et aussitôt il envoya un boulet de semonce à la *Confiance*, qui n'en tient compte, et s'avance droit sur le *Kent*. L'Anglais lui envoie bordée de tribord. Le corsaire continue d'avancer sans daigner riposter. A demi-portée, une nouvelle décharge part des flancs du *Kent*, mais, à raison des formes rasées de la *Confiance*, les boulets ne causent que quelques avaries dans la voilure. Les bâtiments sont désormais l'un près de l'autre. Surcouf donne l'ordre de jeter les grappins. Quatre fois, le capitaine Rivington évite l'abordage, préférant écraser son adversaire par le feu que de risquer une lutte à l'arme blanche. Mais Surcouf est aussi habile manœuvrier qu'ardent combattant. Une cinquième fois, il élonge le *Kent*, qui, à ce coup ci, manque à virer. Les grappins sont jetés. Deux pelotons d'abordage menés par Surcouf et son second, escaladant le bâtiment ennemi, tandis que les galiotes pointent dans les hunes y font pleuvoir une grêle de grenades. Après un court combat, les Français demeurent maîtres du gaillard d'avant ; les Anglais, repoussés, se massent au pied du grand mât et sur les passavans. Surcouf n'a encore réussi qu'à prendre pied sur cet étroit champ de bataille. Il est loin d'avoir la victoire. Déjà les salves de mousqueterie des Anglais, revenus de la première surprise, commencent à décimer ses hommes. Il avise les deux caronades du gaillard d'avant, il les fait retourner et charger jusqu'à la gueule. Cette volée de mitraille envoyée presque à bout portant porte la mort et le désordre dans les rangs serrés des Anglais. Les corsaires en profitent pour se rassembler. Un lutte alors de si près qu'on ne peut plus se servir du fusil. L'arme blanche seule accomplit sa sanglante besogne. Le pont tout entier aux corsaires, une troisième mêlée, plus atroce et plus sauvage encore, a lieu dans le faux-pont, où les Anglais se sont réfugiés. La lutte se prolonge, conte effroyablement jusqu'à ce que Surcouf arrête une lutte, qui n'est plus qu'un massacre, en commandant : "Bas les armes !"

Surcouf était revenu à Saint-Malo avec une fortune considérable, acquise le sabre au poing ; il avait épousé une jeune fille qu'il aimait depuis son départ pour l'Ile de France et qui lui avait gardé sa main. Après la rupture de la paix d'Amiens, la passion de la mer et des combats le prit, et, bientôt, il débarqua sur un trois-mâts construit d'après ses plans, armé de 18 canons et pourvu d'un équipage de 192 hommes. Surcouf appela ce navire : le *Revenant*. A la prone était sculptée la figure d'un homme écartant les plis de son linceul, et, ayant l'attaque, on hissait au grand mât un pavillon noir portant une tête de mort. Quoi qu'en disent quelques : Il est juste de dire que cet appareil d'épouvante fut bien justifié par la terreur où le retour de Surcouf jeta les mers et les ports de l'Inde.

Cette campagne fut la dernière de Surcouf. Il mourut, le 4 mai 1809, dans la gloire des corsaires, comme on l'appelait, conservant jusqu'à son dernier jour une humeur batailleuse. En 1814, en 1815, il risqua dix fois sa vie et sa liberté pour le plaisir de braver les alliés. En 1817 encore, donze officiers prussiens, étant venus de Dinan à Saint-Malo, entrèrent dans un café où se trouvait Surcouf avec ses amis. Engagés par le vin de Champagne, les officiers commencent à parler des Français en termes insultants. Surcouf les écoute, rouge de colère et les poings crispés ; puis, se levant soudain, il entre en conversation en brisant son tabouret sur la tête d'un des Prussiens. Ses camarades dégainent et se fondent sur le bourgeois, mais celui-ci a saisi un queue de billard ; il pare tous les coups avec des moulinets. "—Lâches ! crie-t-il, donnez moi un sabre et je vous éventre tous l'un après l'autre !" Les officiers, qui ne connaissent pas Surcouf, ont l'imprudence d'accepter le défi. On se rend sur l'heure derrière le fort Royal. Surcouf a sous-entendu des deux mains et un chirurgien de marine. On tombe en garde. Surcouf tranche le poignet à son premier adversaire, fend le crâne au second, troue la poitrine au troisième. Il met tour à tour onze Prussiens hors de combat. Le douzième s'avance brusquement, mais avec le regard trouble d'un homme qui voit la mort. "En voilà assez, dit Surcouf. Il faut au moins qu'il en reste un pour conter le combat." Le Prussien n'insista pas.

Audacieux jusqu'à la folie, aimant le péril pour le péril, capitaine hardi et heureux, habile manœuvrier, mais caractère violent et intraitable, portant à l'excès la jalousie de son indépendance et de son autorité, ne reconnaissant parfois comme à son bord d'autre maître que lui-même, Surcouf tient du héros de roman. Il aurait pu être un héros de l'histoire, s'il avait su faire abnégation. En 1803, le premier Consul l'appela à Saint-Cloud et lui proposa d'entrer au service comme capitaine de vaisseau. Louis XIV n'avait offert à Jean-Bart que le grade de lieutenant de vaisseau et il n'avait offert à Duguay-Trouin, que celui de capitaine de frégate. Ces deux illustres corsaires avaient accepté. Surcouf refusa, disant "qu'il ne voulait relever que de lui-même". Sans doute, l'intrépide corsaire allait encore faire des prises importantes dans l'océan Indien, mais quarante ou cinquante bâtiments de moins dans la marine marchande de la Grande-Bretagne importait peu à l'Angleterre, et ces captures nouvelles n'ajoutaient guère à la renommée de Surcouf. Imaginez au contraire, la carrière utile et glorieuse que Surcouf, capitaine de vaisseau de trente ans, eût fournie dans la marine de guerre. Supposez, à Trafalgar, Surcouf commandant le *Bucentaure* avec un équipage et des canonniers formés par ses soins : le *Victory*, monté par Nelson, eût conlé bas avant de pouvoir aborder notre ligne (1). Quelles conséquences ! Supposez encore, toujours à Trafalgar, Surcouf commandant le *Redoutable*. Eut-il attendu deux heures pour virer de bord et venir rétablir les chances du combat ? En déclinant l'offre de Napoléon, Surcouf manqua à la France et à lui-même. Il le regretta souvent. Pendant sa campagne sur le *Revenant*, quand il était contraint de prendre chasse devant les croisières anglaises, tant que lles il n'échappait que par des manœuvres audacieuses, Surcouf ne pouvait s'empêcher de dire à ses officiers : "Je me suis montré trop exigeant dans les conditions que j'ai faites à l'empereur. Si j'avais sous les pieds un bon vaisseau, au lieu d'éviter ces damnés Anglais, je les prendrais tous à l'abordage.

HENRY HOUSSAYE.

(1) "Si nous eussions eu de meilleurs canonniers, jien au monde n'eût pu sauver le *Victory* d'une destruction complète." Amiral Jurien de La Gravière. *Guerre maritime*, II, 204.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 17 mai 1890.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine.....	$1,202,636 00	$140,280 00
Même semaine la même dernière.....	1,047,492 00	128,992 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 80@4 85; 20-marcs, $4 75@4 80; 20-francs, $3 80@3 90; doublons espagnols, $15 40@15 60; doublons mexicains, $15 40@15 60; 25-pesetes espagnols, $4 70@4 80; 5-pesetes mexicains, $19 25@19 50; or mutilé américain, 90@95c; or léger américain 97 à 99 c. dollars mexicains, 80@81; sols péruviens, 76@77; pesos chiliens, 76@77; argent mutilé américain, 80c. par oz; 5-francs, 85@95c.; argent anglais, par £, $4 80@4 90; billets de la Banque d'Angleterre, $4 82@4 90; billets de la Banque de France, 19@19¼; reichsmarcs, billets, 23@24

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent continue en bonne demande et facile.

Papier exceptionnel.....	8
do A1.....	—@8
Prêts sur garanties collatérales.....	4@5
Time do do	—@7
Papier hypothécaire.....	—@8

New York—Taux de l'argent 3 à 4 pour cent.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 3, escompte 2 9|16 à 2 7|16; argent en liaison 2 7|8 à 3 1|4 à 125.

Time do do ..... —@7
Papier hypothécaire..... —@8

New York—Taux de l'argent 3 à 4 pour cent.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 3, escompte 2 9|16 à 2 7|16; argent en liaison 4 7|8 U. S. 4 à 125.

Paris—Rentes 86.62½.

CHANGE.

STERLING—Commercial 60 jours.

Le STERLING est facile.

Commercial (60 jours)..... 482¾@483¼
Tirages au vue..... (60 jours)..... 486

Les FRANCS sont faciles.

Francs de commerce (60 jours)...5.20⅝
Tirages au vue (60 jours)...5.17⅝

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est facile.

Traites le commerce 25c. de prime.
Traites de Banques $1 de prime.
Les Banques Etrgt des chèques $1 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 a. m.

5 actions Crescent City RR Co..... 97½

Entre les appels de 11 a. m. et de 1 p. m.

92 actions de Waterworks Co..... 88
2 actions de Jackey Club..... 98

Sales United Securities.

Le mouvement était comme suit aujourd'hui : Mountain View—900 actions à 5 à 6c.

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur	Offre	Demande
American N'l.....	130	109	113
Bank of Commerce.....	10	11½	12½
Canal & Banking... Co.....	100	----	----
Citizens.....	100	----	----
Germania National.....	100	----	210
Germania Savings.....	100	195	----
Hibernia National.....	100	203	----
Louisiana National.....	100	----	----
Metropolitan.....	100	----	----
Mutual National.....	100	145	150
N O National.....	100	660	----
People's.....	50	91	----
Union National.....	100	150	----
Traders'.....	25	8¾	9½
Union National.....	100	145	148
Whitney National.....	100	----	310
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins.....	100	----	----
Firemen's.....	50	----	60
Germania Ins Co.....	100	116	----
Hibernia Ins.....	100	----	----
Home Ins.....	100	106	108
Lafayette.....	50	72½	80
Merchants Mutual.....	100	54½	62
Mechanics' and Traders.....	100	----	----
N Orleans Ins Co.....	50	27½	30
N Orleans Ins Co.....	50	19½	----
Sun Mutual Insurance.....	100	126	----
Southern Ins Co.....	100	99	101
Teutonia Ins Co.....	100	132	138
Chemins de fer urbains.			
Carrollton.....	100	116½	117½
Crescent City.....	100	97½	97¾
Jackson and Osborne.....	50	----	----
New Orleans City.....	100	115½	----
Orleans.....	25	68	----
St-Charles Street.....	50	92½	94
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co.....	100	----	----
C O Slaughterhouse.....	50	58	61
Equitable Gaslight Co.....	100	----	----
Jeffer City Gas Light Co.....	100	93	97
Consumers' Ice Co.....	100	----	----
Louisiana Ice Man'g Co.....	50	3½	5
La Stella Lottery Co.....	25	----	----
La Oil Co.....	100	----	----
Mobile Clinchy Ass.....	100	----	----
N O Gas Light Co.....	100	103	104½
N O Waterworks Co.....	100	87½	89½
Pfanner Crescent Oil Co.....	100	----	----
Sugar Refining Co.....	66	29	38
Southwestern Brush Elec. Lt Co.....	100	----	----
Lone Star Oil Co.....	100	----	----
Louisiana Electric Lt Co.....	100	----	----
Jockey Club.....	100	----	----
Crescent City Brewing Co.....	100	----	----
Bons d'Etat.			
Louisiana 4s.....	----	94½	95½
Louisiana 7s.....	----	----	----
Bons de ville.			
Premiums.....	----	152½	153
Premium drawn number.....	----	----	----
Privilege on Premiums.....	----	----	----
Consolidated 6s.....	----	----	----
do Crescent.....	----	105	----
Consolidated Extended.....	----	----	----
do Crescent.....	----	110	----
Extended 5s.....	----	109	110½
do Railroad.....	----	----	----
do Waterworks.....	----	----	----
Fair.....	----	----	----
City 8 O'C certificates.....	----	108½	----
City 6 O'C 10s for Consol Cons	----	109½	----